

Spiritualité Cathare

hier, aujourd'hui, demain

BULLETIN TRIMESTRIEL

N° 12 Hiver 1992

EDITORIAL

Les grandes fêtes humaines sont en relation étroite avec le déroulement de l'année matérielle, le cours de celle-ci étant lié à l'être intérieur de l'homme. Dans un lointain passé les solennités religieuses jouaient un rôle important dans l'histoire terrestre : à des dates certaines elles donnaient au peuple un contact entre le Moi humain encore peu développé, et le monde qui l'entourait. C'est ainsi que, au printemps, les hommes éprouvaient un sentiment tout particulier du renouveau terrestre tandis qu'au solstice d'hiver, à Noël, les initiés cherchaient à éveiller en eux un élément réfléchi, méditatif, un désir intense d'apprendre dans un silence profond.

Invité à trouver le sens caché des symboles l'individualité devait s'élever à l'expérience de l'Humain. Le temps de Noël était propice à ces exercices qui enseignaient à l'homme ce que sont les forces formatrices de la Terre. Ainsi à l'occasion des grandes fêtes de l'année les Mystères antiques élargissaient la conscience humaine et l'initié apprenait à se comprendre non plus par l'intérieur comme pendant l'été mais par l'extérieur. Intimement lié au grand respir de la Terre il se sentait un habitant de l'Univers en communion avec le Cosmos.

L'intellectualisme a fait perdre aux hommes une partie de cette conscience de communion cosmique que les Cathares semblent avoir possédée encore, à moins que, particulièrement évolués, et grands initiés très en avance sur leur temps, ils aient eu la prescience de ce lien étroit de l'Homme avec l'Univers.

Pour ce Noël 1992, nous souhaitons que, au cours de la nuit du 25 décembre et au cours des 13 nuits saintes qui vont jusqu'au 6 janvier, les humains ressentent ce lien qui les unit au Cosmos pour faire de chacun d'eux un citoyen de l'Univers.

LUCIENNE JULIEN

Problème de Société

En ce début de l'hiver un quotidien apporte à ses lecteurs une information qui me paraît révoltante et qui m'amène à douter des progrès de l'humanité par rapport aux siècles passés. Sous prétexte de protection de la santé générale dans un pays qui se prétend hautement civilisé, dès le 1^{er} janvier 1993, seront interdits de séjour ⁽¹⁾ tous ceux qui seront atteints du sida et découverts séro-positifs. Ainsi, en ce presque 21^{ème} siècle, des terres vont défendre leur entrée à une catégorie de malades qui n'auront plus le droit de travailler, de vivre et de mourir dans le pays de leur choix, souvent leur pays natal.

Le rejet au Moyen-Age des humains atteints de la lèpre nous révoltait il y a peu de temps encore et nous faisait accuser d'inhumanité cette sombre période qui abandonnait et reléguait loin de tout secours les plus malheureux parmi nos frères.

Quelle différence pourrions-nous faire entre le sort réservé au M.A. aux malheureux atteints dans leurs corps physique et le sort que l'on prépare en cette fin d'époque aux humains lourdement frappés ?

Les Cathares, sans crainte d'une éventuelle contagion dont on ignorait alors le processus, allaient dans les lieux d'isolement où souffraient les pestes pour alléger leur solitude et leur apporter avec "les remèdes de bonne femme" quelque soulagement physique :

Philippa, contesse de Foix, avait créé à Dun (Ariège) ce que nous pourrions désigner par les vocables hôpital, maison de retraite où l'on recueillait les plus âgés des ministres cathares et on les y soignait. Elle avait ainsi manifesté un sens de l'humain que notre société actuelle semble perdre en partie. Alors que la Science par ses recherches, ses découvertes permet d'atténuer les souffrances dues à la maladie, à l'heure actuelle, on perd le respect de l'Autre, de tous les Autres.

L'égoïsme destructeur, la peur, se substituent à l'intérêt fraternel, au souci de lutter contre le Mal physique ou moral.

Qu'attendons-nous, nous qui admirons l'idéal social et moral des Cathares, pour réagir contre les exclusions, les différences, l'indifférence et substituer à l'abandon, à la solitude, au rejet, le véritable Amour qui suscite l'Action et le sens de l'Humain par une réelle et efficace fraternité ?

(1) N.D.L.R. : Il ne s'agit évidemment pas de la France

LUCIENNE JULIEN

S o m m a i r e

- 1- Editorial
- 2- Problème de Société
- 3- La Provence à l'heure toulousaine
- 9- Baziège et le Catharisme
- 11- Introduction à la philosophie
- 17- Vers l'ineffable Lumière
- 21- Cathares et troubadours
- 22- Montségur et l'unité suprême
- 25- L'Assemblée Générale
- 28- Nouvelles vagues

LA PROVENCE ET LE COMTAT VENAISSIN A L'HEURE TOULOUSAINE

(V^{ème} PARTIE)

Le 17 juin 1236, Raymond VII, marquis de Provence, se rend à Carpentras et exige de l'évêque, Guillaume de Béroardi l'hommage qui lui est dû sous peine de placer en cette ville ses propres officiers de justice. L'évêque répond qu'il reconnaîtra sa souveraineté dans la mesure où il sera absous par l'Eglise ce qu'il fait d'ailleurs trois années plus tard. Les seigneurs de Caderousse s'empressent de prêter serment au comte le 13 juillet 1236. Raymond VII confirme leurs privilèges et autres droits honorifiques à Ermitan et son épouse Aude; Guillaume R. d'Avignon; Bertrand de Jocomie; Raimbaud; Guillaume et Raymond d'Ancezune; Guillaume Bertrand de Caderousse; aux frères Jarente; Bertrand de Saint Pasteur; Garin de Leers; Béatrice de Beaumont et Raymond de Mainmole-na. Cet acte est passé à Orange dans le palais de l'évêque avec pour témoins : Amic, évêque d'Orange; Barral de Baux, sénéchal; Guillaume Augier,

juge et chancelier du Comtat; Isnard Audegier; Pons Astouaud; Geoffroy Jaucelin; Jean Auriol et Guillaume de Laudun⁽¹⁾. Raymond VII charge son sénéchal Barral de Baux, de restituer aux chevaliers prudhommes d'Avignon, les franchises qu'il leur avait accordées en Comtat Venaissin. La ville de l'Isle (sur la Sorgue) touchée par l'hérésie cathare est très favorable au comte Raymond, elle bénéficie également de ses faveurs. Il décharge les habitants du paiement de la leude y compris pour les terres de leur domination ainsi que tous péages, collectes, quêtes et alberges, se réservant seulement les chevauchées. Bien qu'étant frappé d'excommunication, et le Comtat Venaissin entre les mains de l'Eglise, Raymond VII s'impose en véritable Suzerain.

Le pape ne réagit pas. On doit attribuer sa passivité à la pression du roi Louis IX, frère du futur gendre du comte de Toulouse pour qu'on restitue à ce dernier son état du Venaissin. Le

pape compte beaucoup sur la puissance militaire du roi de France dont le concours est indispensable pour reconquérir les Lieux Saints.

En 1237, Raymond VII chasse l'évêque de Vaison. A la suite de plaintes réitérées adressées par le pape au roi de France, Louis IX exige de Raymond VII de modifier sa conduite. Le comte de Toulouse suspend la guerre en Provence et, avant de regagner le Languedoc, s'attache le prince d'Orange, Raymond de Baux II en lui inféodant Camaret avec son château, celui de Sérignan (du Comtat) et de Travaillan. L'acte d'hommage est daté du 19 mai 1237⁽²⁾.

La paix est de courte durée, la guerre reprend de plus belle avec le comte de Provence. Raymond VII bénéficie de l'aide importante de l'Empereur en argent et en troupes. Louis IX arrête le conflit le 13 décembre 1238.

Le 15 mai 1239, l'évêque de Carpentras, Beroardi, finit par prêter serment pour sa ville ainsi que pour les localités de : le Beucet, Saint Didier, Venasque et Mallemort. En octobre de cette même année, Raymond VII confirme les privilèges du marché de Carpentras.

Raymond VII, comte de Toulouse, en avance sur son temps et avec l'aide de ses fidèles sénéchaux : Baral des Baux (1236-1238); Massip de Tolosa (1239-1245) et Aimeri de Clermont à partir de 1246, s'emploie à affaiblir le système féodal en achetant des parts ou des seigneuries entières. De plus,

Raymond VII fonde de nombreuses villes franches.

En 1239 le conflit avec le comte de Provence, Raymond Béranger V se rallume.

Le comte de Toulouse s'empare du couvent de Bompas, sur la rive droite de la Durance, non loin d'Avignon, et en fait sa place d'armes. Il se saisit également des domaines de l'église d'Arles et du pont sur la Durance ce qui lui vaudra une nouvelle excommunication.

L'empereur Frédéric II, également frappé d'excommunication par le pape, offre, pour se venger de celui-ci et de ses alliés, à Raymond VII les comtés de Forcalquier, de Sisteron, et les villes de Carpentras et de Pierrelatte.

La ville d'Avignon érigée en République est gouvernée par un podestat, Bernard, partisan de l'empereur. Une partie des avignonnais, mécontents de leur podestat prennent les armes pour le chasser. Raymond VII craignant que son ennemi, le comte de Provence, n'exploite la situation pouvant dégénérer en guerre civile, demande d'être élu podestat à la place de Bernard. Sur le point d'en prendre possession le comte Gautier, vicaire général de l'empereur dans le royaume d'Arles, le prie de lui céder cette charge à la demande de Frédéric II. Le comte Raymond y consent et installe le 12 août 1240, en Avignon, le comte Gautier dans ce gouvernement. Les esprits sont calmés !

Les clauses désastreuses du traité de Paris et plus particulièrement le mariage imposé par la couronne de

France à son unique enfant, sa fille Jeanne, à Alphonse de Poitiers, frère du roi Louis IX, tourmentent douloureusement Raymond VII. Obsédé par l'extinction prochaine de sa dynastie et le passage de son immense héritage à la couronne de France, cause de tous ses malheurs, le comte de Toulouse cherche à se remarier pour avoir des enfants qui puissent lui succéder et exclure sa fille Jeanne en remettant en cause, voire en rendant caduques les dispositions de ce traité scélérate.

Un nouveau mariage devrait lui apporter les alliances favorables à servir sa cause. Sa stratégie politique le conduit à avoir des vues sur la fille de son ennemi - Raymond Béranger V - Sancier de Provence, belle sœur du roi de France. Pour mener à bien ce projet, le pape devrait casser le mariage de Raymond VII avec Sancier d'Aragon et lui accorder la dispense pour épouser Sancier sa parente. Le comte s'emploie à la cour de France pour rentrer en grâce auprès du pape et de Raymond Béranger V.

Un compromis est passé le 2 juin 1241 entre Raymond VII, le comte de Provence, Raymond Béranger V, le roi d'Aragon, les évêques de Toulouse et de Riez, Raymond Jaucelin et le chevalier d'Ablesse.

Le comte de Toulouse remet au roi d'Aragon les places fortes d'Oppède et de Malaucène. Le comte de Provence lui cède en retour Forcalquier et Chateaufort. Un des accords importants porte que Sancier, troisième fille de Raymond Béranger en serait le gage.

Le mariage du comte de Toulouse et de Sancier de Provence est donc décidé avant la cassation par le pape de celui qui l'unit à Sancier d'Aragon.

Raymond VII passe avec l'évêque de Préneste, qui l'absout de l'excommunication, un traité de ligue contre l'empereur. Le 11 juillet 1241, le comte de Toulouse, Raymond Béranger V et la république d'Avignon se coalisent pour faire la guerre aux ennemis de l'Eglise qui seraient désignés par le pape ou par l'évêque d'Avignon. Raymond VII contracte une autre alliance avec le comte de Provence; Jacques, roi d'Aragon et le légat pontifical. Une des clauses essentielles de ce traité porte que le roi d'Aragon aiderait le comte de Toulouse à obtenir l'annulation de son mariage avec sa sœur, Sancier d'Aragon.

Raymond VII promet à sa femme Sancier, de lui donner 1000 marcs d'argent et une pension viagère de 100 marcs annuels. Le pape enchanté du retournement du comte de Toulouse contre l'empereur et des bonnes dispositions envers ses légats, fait nommer une commission pour lancer la procédure de dissolution de ce mariage.

Dans une isle du Rhône, entre Beaucaire et Tarascon, en présence de plusieurs évêques, Raymond VII porte la preuve, par témoins, que son père Raymond VI avait tenu sur les fonts baptismaux sa femme Sancier d'Aragon. Celle-ci accompagnée de son frère le roi d'Aragon et du comte de Provence, n'oppose qu'un profond silence au témoignage de ceux qui déposent

contre ses intérêts. Les commissaires rendent aussitôt leur sentence et cassent le mariage.

Sancie d'Aragon se retire au château de Pernes (les Fontaines) non loin de Carpentras dont Raymond VII lui accorde en 1246, la jouissance pendant quatre ans contre 100 marcs d'argent ne se réservant, dans la localité, que les chevauchées.

Sancie d'Aragon ne survécut pas longtemps à tous ces événements, elle meurt à Pernes, vers la fin de l'an 1249⁽³⁾.

La mort du pape Grégoire IX, le 12 août 1241, et celle de son successeur Célestin IX qui disparaît 18 jours après avoir coiffé la tiare, ne changent rien des projets matrimoniaux du comte qui ne peut se marier avec Sancie de Provence faute de dispense.

Avant de repartir pour Toulouse, Raymond VII confie le gouvernement du Comtat à son sénéchal, Raymond Gaucelin, seigneur de Lunel, qui achète pour le comte le château de Samnon en Venaissin, pour 25000 sols guillelmins.

Pressé de recouvrer ses états, Raymond VII se ligue contre le roi de France en octobre 1241, avec le roi d'Angleterre, le comte de la Marche, le comte de Foix, le vicomte de Narbonne, et les rois d'Aragon, de Navarre et de Castille.

La coalition est battue. Les rois d'Aragon, de Castille et de Navarre ne semblent pas avoir pris les armes contre Louis IX, tandis que le comte de Toulouse tombe gravement malade peu avant les affrontements et s'arrête au

château de la Penne (en Lot et Garonne) pensant qu'il allait mourir. Il fait appeler l'official (juge ecclésiastique) d'Agen, le curé du lieu et le chapelain du château et leur demande l'absolution des diverses sentences d'excommunication dont il avait été frappé⁽⁴⁾ à savoir : pour les dommages qu'il avait causés à l'église d'Arles et à d'autres églises de Provence, pour ceux causés à l'évêque de Cavaillon et autres églises de la province d'Arles, pour les griefs que l'évêque de Vaison et son église avaient contre lui au sujet de la ville et du château d'où il avait chassé le prélat, etc....

L'official ayant appris des médecins que le comte allait mourir, lui donna son absolution après qu'il se soit engagé sous serment de réparer les dommages et d'obéir à l'Eglise. Contrairement à tous les diagnostics les plus alarmants, Raymond VII se relève de cette grave maladie. Le comte de Toulouse fait la paix avec Louis IX en novembre 1242. Il est maintenant maître de tout le Comtat Venaissin à l'exception du château de Ménerbes qu'il avait cédé au comte de Provence.

Toujours soucieux d'avoir une descendance pour faire échec au douloureux traité de Paris, Raymond VII n'attend pas les dispences du Saint-Siège et abandonne son projet de se remarier avec Sancie de Provence ; il finit néanmoins par épouser Marguerite, fille du comte de la Marche.

Le comte de Toulouse gagne l'Italie pour se réconcilier avec l'empereur et se présenter au nouveau pape Innocent IV.

L'empereur lève la confiscation de la ville d'Avignon dont il avait frappé le comte, et le pape l'absout de l'excommunication permanente qui pesait sur lui. Bertrand Boutin, sous bayle (lieutenant du sénéchal) dans le Comtat Venaissin, confirme au nom du comte de Toulouse la donation d'un domaine au quartier d'élapecie à l'hôpital Saint-Sauveur des Vignères, près de Cavaillon.

Le 18 décembre 1244, Amédée de Savoie épouse à Orange Cécile des Baux, fille de Barral des Baux et de Sibylle d'Anduze, elle même fille de Bermond, seigneur d'Anduze et de Constance de Toulouse, sœur de Raymond VII.

Le comte promet à cette occasion à sa petite nièce Cécile, 6 000 livres monnaie de Vienne. Le mariage est célébré à Orange et la cérémonie religieuse à Carpentras dans un grand déploiement de faste.

Raymond VII et Raymond Béran ger V, comte de Provence, renouvellent, en présense et avec l'agrément du pape, le projet de leur alliance.

N'ayant pu épouser Sancie, le comte de Toulouse souhaite s'unir avec Béatrix quatrième fille de Raymond Béran ger. Cette union à visée politique, représenterait non seulement l'avantage d'accroître ses états, du fait que Béatrix est la bénéficiaire testamentaire de la Provence, mais permettrait aussi d'exclure sa fille Jeanne s'il avait un nouvel héritier.

Marié à Marguerite de la Marche, il faut au préalable faire casser ce

mariage et obtenir les dispenses pour épouser Béatrix.

Son mariage est finalement annulé pour cause de parenté, le comte a donc la possibilité de convoler à d'autres noces. Raymond VII commet la faute irréparable de ne pas exploiter rapidement la situation. Quelque temps après son retour à Toulouse, le comte apprend le décès, à Aix, de Raymond Béran ger, père de Beatrix, héritière de tous ses états.

Romieu de Villeneuve et Albert de Tarascon sont nommés tuteurs de la princesse. Ces deux seigneurs et la mère de Béatrix, Béatrix de Savoie, intriguent pour donner la jeune et riche comtesse à Charles d'Anjou, frère du roi de France Louis IX.

Dès qu'il apprend le décès de Raymond Béran ger V, le comte de Toulouse arrive en Provence pour préparer son mariage. Les deux régents font patienter Raymond VII qui ne soupçonne rien et le comble de politesse.

Le mariage est conclu secrètement avec Charles d'Anjou qui s'empresse de venir en Provence à la tête d'une armée.

Trompé, dépité, Raymond VII ulcéré regagne ses états. Charles d'Anjou épouse Béatrix de Provence le 31 janvier 1246.

Raymond VII, spolié, déçu, abandonne ses projets matrimoniaux et aspire à goûter enfin, les douceurs de la paix. Il acquiert vers la fin de l'année 1246, une partie des seigneuries de l'Isle (sur la Sorgue), de Caderousse et du château de Séguret. Il donne en fief

à Dragonnet de Montauban une partie de Valréas.

Ce sont ses dernières décisions dans ses états en Provence. Il tombe ensuite gravement malade et donne des sommes d'argent au couvent de moniales, Sainte-Marie du Bouchet, et à Saint André de Ramières au diocèse de Vaison. Il ratifie le traité de Paris ou de Meaux qui lui avait été imposé, en instituant sa fille Jeanne son héritière universelle.

Il meurt le 27 septembre 1249, à 52 ans universellement pleuré par son peuple. Avec lui s'éteint la postérité mâle des comtes de Toulouse assurée depuis Charlemagne.

L'intérêt des comtes de Toulouse pour la Provence et le Comtat Venaisin fut immense.

Le libéralisme inconnu du Pays d'Oïl leur avait attaché les populations occitanes, y compris les Juifs et les Cathares à tel point que cette popularité n'est toujours pas éteinte aujourd'hui.

En 1271 Alphonse de Poitiers et sa femme Jeanne de Toulouse meurent. Ainsi finit avec elle la postérité directe des comtes de Toulouse. Il ne reste que des descendants de Baudouin, frère de Raymond VII et d'Alix, vicomtesse de Lautrec, branche qui s'éteindra en 1901 avec le peintre Henri de Toulouse-Lautrec.

Ainsi, la dynastie Capétienne avide de richesses et de pouvoir n'eut plus qu'à "recueillir" l'immense héritage. Comme l'écrit si bien notre ami Jean Blum ⁽⁶⁾ :

"France, capitale Paris. Christianisme, capitale Rome. Le Languedoc perd jusqu'au souvenir de sa grande culture et de l'histoire de ses fils qui allaient sur une terre libre et de ses filles que Paratge faisait égales des hommes. Sous bien des aspects, le Languedoc devient, sinon une colonie, du moins une province bonne à donner des hommes pour les guerres et pour admirer, de siècle en siècle, la superbe de certains descendants de ses vainqueurs. Une province en laquelle un préfet osa proposer, vers 1950, que soit installée au château de Peyrepertuse, une plaque commémorative en l'honneur de "Saint-Louis, unificateur du Royaume" !

Il est vrai que cet étranger renonça à son projet inconsidéré.

La petite histoire prête à Bélilibast une prophétie, à l'article de la mort : "Au bout de Sept cents ans reverdira le laurier."

CHARLES GALIANA

Notes :

1-2-3-4-5 : *Histoire Générale du Languedoc, Dom Devic et Vaissette, T. III*

6 : *Jean Blum "Mystères et Message des Cathares" p. 62 - Edit. du Rocher 1989*

Un point d'histoire

Baziège et le Catharisme

En ce siècle de tourisme où tout s'achète et tout se vend, le Catharisme est devenu matériau économique et à la page des réclames on trouve force indications sur les sites à visiter qu'ils soient cathares ou non. Notre attention est ainsi attirée sur la chapelle médiévale dite de Sainte Colombe à Baziège. Cette dénomination suggère la possibilité d'une construction d'inspiration cathare lorsqu'on sait combien la Colombe était un précieux symbole, oiseau sacré représentant l'Esprit pour nos ancêtres occitans qui volontiers en sculptaient l'image sur les pierres du 13^{ème} siècle.

Baziège est aujourd'hui un paisible village du Lauragais qui mène la vie calme des agglomérations agricoles du Lauragais région proche de Toulouse et considérée au 13^{ème} siècle comme un repaire de l'hérésie". Et ses habitants dans leur ensemble doivent avoir oublié combien au 13^{ème} siècle, cette bourgade eut un rôle dra-

matique dans l'histoire de la Croisade contre les Albigeois.

Situé sur la route nationale 113, non loin de Toulouse, Baziège était situé sur le chemin de la Capitale des Etats ramondins. Au mois d'octobre 1217, Simon de Montfort capitaine de l'ost venu du Nord, voulait s'emparer de la Cité Toulousaine; il arriva un dimanche d'octobre, au crépuscule, devant Baziège et voulut y faire étape avant de reprendre sa marche vers l'ouest espérant frapper un grand coup contre les ennemis de la Croisade. A cette occasion, des menaces terribles prévoyaient le sort réservé aux Comtes de Toulouse, de Foix, du Comminges et Foulque le cardinal légat du pape préconisait l'abandon du privilège, de l'inviolabilité des églises et des cloîtres pour les "hérétiques".

Au matin Simon de Montfort apprit l'échec d'une première attaque contre la ville, mais ne désarma point et bientôt l'armée s'installa dans le quartier sud de la ville; état major et religieux entrèrent au château Narbonnais.

Baziège retrouvera de son importance en 1219, car l'agglomération fut le lieu de la grande bataille qui fut pour la 1^{ère} fois depuis 10 ans une victoire occitane sur la troupe des envahisseurs et qui par son importance vengea la terrible défaite de Muret en 1213 où avait péri le roi d'Aragon Pierre II venu au secours de Raymond VI.

A la suite de l'expédition victorieuse des croisés sur Toulouse, Foucaud de Berzy multipliait pillages et

exactions aux abords de la ville. La cruauté effroyable du chef de l'armée des envahisseurs exaspérait les Occitans. Les seigneurs défenseurs des Cathares sous la conduite de Raymond-Roger de Foix prirent la décision de s'attaquer au bourreau de la région. Enfermés dans Baziège, les Occitans tendirent un véritable piège à la soldatesque de Foucaud qui considérait l'armée ennemie comme très inférieure à celle qu'il commandait. Au lieu de regagner Carcassonne il décida de lutter dans Baziège.

Raymond de Toulouse, le Comte de Foix et ses fils, les chevaliers "faidits" du Carcassès gagnèrent les berges de l'Hers. La bataille s'engagea extrêmement violente; les Occitans plus nombreux que leurs adversaires réussirent à encercler la troupe de Berzy et se battirent avec acharnement. Les Croisés périrent en grand nombre et devant l'importance du nombre de leurs morts quelques uns s'enfuirent. La victoire des Occitans était une réalité !

En 1228, Baziège redevient un point historique important. C'est là, en effet, qu'eurent lieu les discussions préliminaires qui devaient finalement aboutir au désastreux traité de Meaux.

Dès le 29 juin 1228 un échange de lettres entre Grégoire IX, pape de l'époque et le Cardinal de St Ange, conseiller écouté de Blanche de Castille régente du royaume capétien s'était produit.

A travers cette correspondance nous apprenons qu'étaient envisagés

l'arrêt de la Croisade, la paix et le mariage de Jeanne de Toulouse avec un frère du roi Louis IX; dispense fut donnée par le Saint-Siège pour permettre l'union des deux futurs époux dont la parenté proche pouvait être un obstacle à ce mariage.

A la fin du mois de septembre des contacts furent pris entre l'abbé de Grandselve et Raymond VII; après ces conversations, le Comte de Toulouse rentra dans sa capitale pour soumettre à ses barons les exigences qui avaient été indiquées. Le 10 décembre, avec l'approbation de tous y compris celle des consuls de Toulouse fut souscrite une déclaration préliminaire. Accord réalisé sur les principes, sur la paix éventuelle l'abbé de Grandselve repartait vers Paris "porteur de la déclaration préliminaire par laquelle le Comte de Toulouse lui donnait pouvoir de préparer la 2^{ème} étape des pourparlers" (L'épopée cathare M. Roquebert) qui auraient lieu à Meaux.

L'affaire fut conduite progressivement avec beaucoup de ruse, le traité de paix élaboré par l'abbé de Grandselve et Thibaut de Champagne fut signé en janvier 1229 et le 12 avril 1229 devant le portail de Notre-Dame la paix fut conclue.

Les terres d'Oc devenaient partie intégrante du royaume capétien mais la guerre allait encore continuer.

LUCIENNE JULIEN

LETTRE OUVERTE

A ceux qui désirent une "introduction" à la philosophie

"Once upon a time ...", quoi de plus surfait qu'une "introduction", bien entendu, impérative pour tout exercice scolaire et bonne intention pédagogique.

Le "scrupulum" était dans l'étymologie latine, ce petit caillou glissé sous le pied, qui empêche la marche aisée. Quel que soit le caractère arbitraire et illusoire de toute "inauguration", il est bien humain d'imaginer que chaque jour est le premier matin du monde.

A l'école la pensée se propose d'arpenter un vaste champ cognitif de "notions" soigneusement codifiées dans des programmes officiels et académiques. En prime, ajoutons les exercices de dissertations obligatoires où les maîtrises et compétences en matière de "sagesse" s'évaluent de 0 à 20. A terme, la joyeuse réussite à l'examen...

Puis, plus tard, peut être, le souvenir nostalgique d'une bonne année de philo, où instruits par l'expérience des "choses de la vie" et l'esprit absorbé par l'urgence des tâches "sérieuses" et

professionnelles, nos regrets sont confidences ou coquetterie de salon. Pauvre François Villon ! - "Ah, si j'eusse étudié du temps de ma jeunesse !".

Décidément le scrupule ne passe pas. Entre le maître et l'épigone, que d'idylliques théâtralités... Seule l'ironie complice semble les défaire.

Sur le fond, les fatuités et les déceptions ne manquent pas. Quelle terrible prétention que de vouloir enseigner, le fondamental, l'essence, l'originnaire, la vie et pourquoi pas l'absolu ! Là, les faiseurs de dogmes, de morale se mêlent aux démagogues et charlatans. Bien malin sera celui qui reconnaît le chien du loup.

Quel est donc ce savoir que le philosophe prétend enseigner ? Etonnement; Platon rapporte dans "L'apologie de Socrate" que la pythie de Delphes, sollicitée par Chéréphon, athénien intègre, désigna Socrate comme l'homme le plus sage de la cité. L'intéressé découvre, après enquête, la raison de cet oracle. Le Philos-Sophos est celui qui a la

conscience aiguë de son ignorance. Les premiers dialogues, dits aporétiques (aporie = impasse) dénoncent les vaines prétentions du savoir. En fait, à bien réfléchir sur ce que nous "croyons savoir", les contradictions et les incapacités à démontrer nos propos montrent l'inanité et la vanité de nos opinions.

Le philosophe lucide et cynique dénonce, avec ironie et causticité, ces illusions. Les donneurs de leçons, les prétendants, imposteurs, séducteurs beaux parleurs sont légion. Les hommes parlent, mais savent-ils vraiment ce qu'ils disent ? Au moins le philosophe affirme savoir ce qu'il ignore. C'est la condition première pour une conversion authentique au savoir réel. L'enseignement socratique commence là et la philosophie aussi. Les hommes, aveuglés, ignorent leur ignorance. Nous ne naissons pas philosophes, et il y a fort à parier que nous nous illusionnons sur la nature réelle de l'acte de philosopher.

Messieurs Gilles Deleuze et Félix Guattari, qui vient de nous quitter, ont publié récemment aux "Editions de minuit" un livre "Qu'est-ce que la philosophie ?" ... un de plus ? A quoi bon répéter ... pourtant le lecteur risque la surprise.

Il peut lire ceci en introduction:

"Nous voyons au moins ce que la philosophie n'est pas; elle n'est pas une contemplation, ni réflexion, ni communication, même si elle a pu croire être tantôt l'une, tantôt l'autre ..."

Et les auteurs de préciser ... *"Personne n'a besoin de philosophie pour réfléchir sur quoi que ce soit."* (P.11).

Voilà donc des idées et des lieux communs qui tombent.

Il nous faut bien prendre la philosophie comme elle est, dans son étrangeté même. Elle est illustrée par la figure légendaire du personnage philosophe. Diogène, le philosophe chien, Héraclite l'obscur, Socrate l'ironiste ... tous amis d'une singulière sagesse provocatrice.

Si nous voulons en savoir plus, c'est au paysage, qui vit naître l'idée de philosophie qu'il faut aller. La terre natale est la Grèce, berceau de la civilisation occidentale, pays des dieux, des mythes solaires et des luttes tiranesques.

"Au commencement de toutes choses, la terre mère surgit du chaos et mis au monde son fils Ouranos tandis qu'elle dormait. Du haut des montagnes, il la regardait tendrement et il fit descendre une pluie fertile sur ses fentes secrètes et elle donna naissance à l'herbe, aux fleurs, aux arbres et à tous les animaux ..."

("Les mythes grecs" Robert Graves).

Ces mêmes mythes racontent que la chute d'Icare donna naissance à la mer d'Icarie, parsemée d'îles, image constante d'un paysage morcelé; la multiplicité baigne dans des eaux communes sur lesquelles l'homme grec s'aventure. D'îles en îles, le rusé Ulysse part en route vers Itaque ... puis les conquêtes, les échanges dans

la blanche lumière des cités, la sociabilité, le goût de la conversation, de la discussion, des inimitiés mais aussi de fortes amitiés. Après la terrible bataille de Salamine qui vit rougir les eaux du golfe, la Grèce échappe à la tutelle de l'emprise Perse, au despotisme oriental. L'idée démocratique, bien que la société soit esclavagiste, fait son chemin sur la place publique, l'Agora.

Les hommes s'entretiennent avec passion de ce qui les préoccupe. L'image radieuse et sereine du bel Apollon succède à celle de Dionysos, dieu tellurique de l'ivresse. La raison, l'ordre et la mesure, le logos sont l'espoir du sage. On attribue à Héraclite dit "l'obscur" en raison de la forme aphoristique et énigmatique de ses propos, l'origine du terme de "philosophie".

Platon inaugure celui de "philosophe". Celui-ci ne veut pas être simplement un "physicien" borné à la science de la nature, un habile technicien capable de génie pratique en sa spécialité, un simple expert dans l'art de bien parler, la rhétorique où les sophistes excellent dans la démagogie politicienne et les palinodies.

Mais alors que désire-t-il celui qui veut devenir Philos-Sophos ?

La sophia est l'une des cinq modalités selon lesquelles l'âme est illuminée par la vérité. Aristote nous les énonce: la Techne, l'art - la Phronesis, la prudence, sagesse pratique - l'Epistemé, la science et le Nous, l'intelligence. Or s'il n'y a de science que s'il y a démonstration (on peut

donc convaincre autrui) toute démonstration suppose des principes et la saisie de ceux-ci relève de l'intelligence.

Cette intelligence, mobilisée pour la Théoria, pose un idéal d'intelligibilité, l'esprit philosophique refuse l'incohérence et l'identification du réel à l'apparence fugace donc vaine. Le monde sensible offert à la perception immédiate ne devient que ! reflet plus ou moins adéquat d'un modèle "intelligible" accessible aux seuls yeux de l'âme intelligente. Voici donc le choix originaire de l'invisible contre le visible et la vocation métaphysique de la philosophie première, ainsi franchement déclarée. Platon scelle le destin de l'Occident :

François Chatelet précise:

"L'univers scientifique, technique et administratif qui est le nôtre apparaît comme la mise en œuvre, la réalisation de principe de rationalité dont la philosophie naissante avec Platon avait déterminé la signification et le statut."

("Platon" Coll. Idée P.25).

"S'introduire" en philosophie signifie donc se mettre en chemin vers un accès problématique à une visée rationnelle de l'être, dont on sait qu'il ne s'identifie pas aux formes sensibles de l'apparaître.

Le plus étrange est que dans le milieu offert de la pure visibilité, l'homme reste aveuglé. Nous sommes en quelque sorte, immergés dans le monde. Nous "collons" de trop près à l'être.

Qui donc pourra entendre la question inaugurale posée par Aristote et exhumée plus de vingt siècles plus tard par Heidegger, "Ti To On ?" qu'en est-il de l'être en tant qu'être. On se moque de Diogène qui avoue chercher l'homme une lampe à huile allumée à la main, en plein jour. La jeune servante Thrace se rit de Thalès qui, le nez dans les étoiles qu'il observe, tombe dans un puits. La légendaire distraction du philosophe a pour corrélat une attention aiguë à quelque problème que la plupart ignore.

Par exemple, si nous nous interrogeons sur l'être du monde et celui de l'homme, nous sommes contraints de reconnaître deux modes irréductibles de manifestation de l'être. L'être "en-soi" qui est chose-objet (jeté devant mon regard), matière et l'être "pour-soi" qui telle la conscience vit dans et par la représentation de son être. La, l'homme reconnaît son propre mode d'exister. Que signifie l'expression courante "en tant qu'homme" sinon la référence à la vie subjective consciente, à la vie intérieure, fait de vécus, d'affects, de souvenirs, de désirs, de paroles et de communications ? On ne peut guère en dire autant de l'arbre et de la pierre ?

L'esprit scientifique, tout préoccupé d'épeler les phénomènes, conçoit le réel dans des perspectives chosistes, matérialistes, plus ou moins élaborées. Les modèles mécaniques de longues chaînes de causes et d'effets poussent à concevoir l'être de l'homme, voire la conscience, comme

le résultat merveilleusement complexe d'un assemblage d'éléments cellulaires de modules biochimiques. L'homme ne serait que le produit d'un déterminisme bio-psycho-social que la science ne doit pas dévoiler. Par un prodigieux renversement de l'imagerie spatialisante et chosiste véhiculée par la science et même le sens commun, la philosophie pose la revendication fondatrice d'un sujet pensant.

Si la pierre est jetée sur le chemin, le monde est intérieur à l'homme. A la célèbre phrase de Pascal :

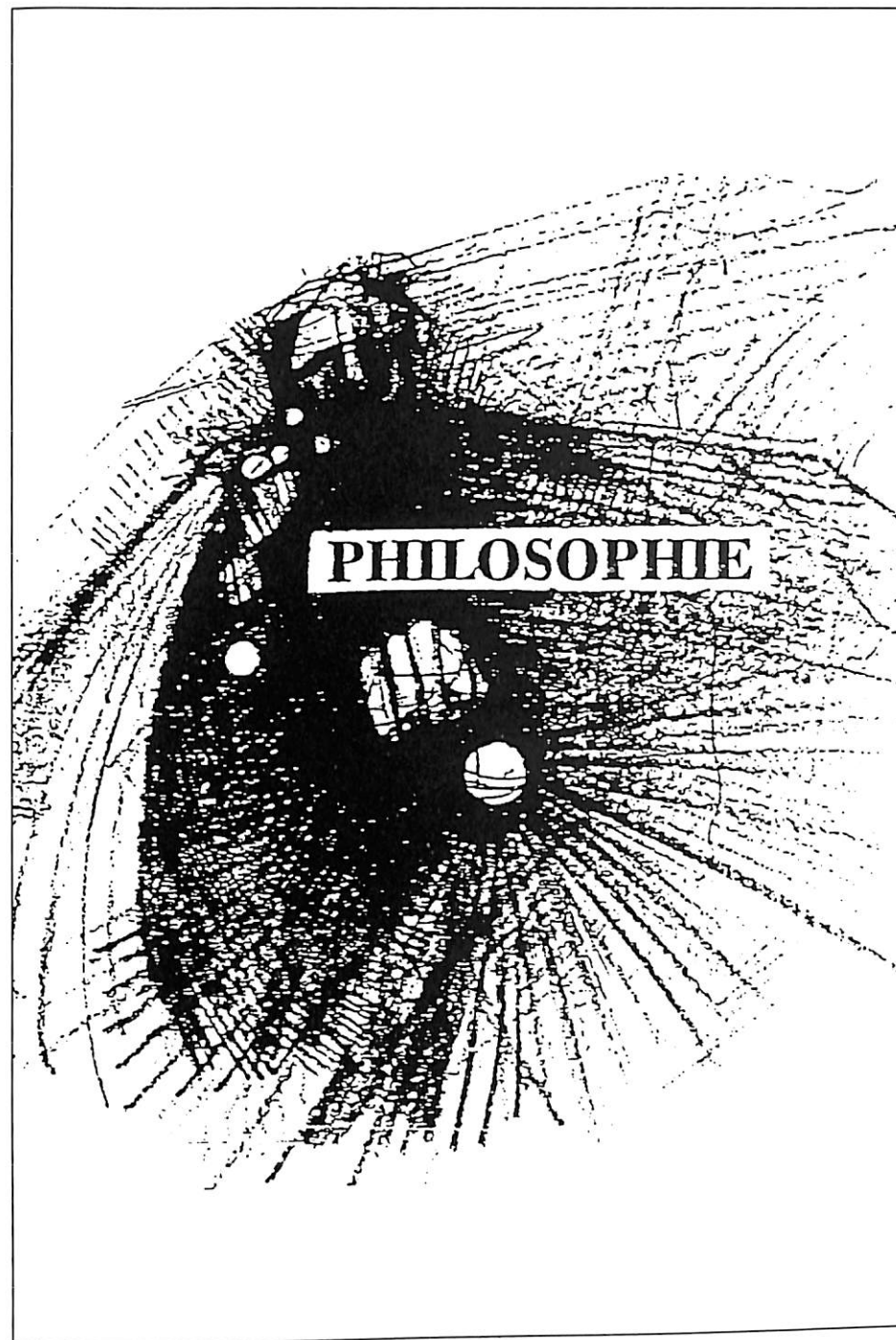
"Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée je le comprends."

Fait écho celle de Berkeley :

"Ce n'est pas l'âme qui est dans le monde mais le monde qui est dans l'âme."

Disons donc qu'exister n'est pas simplement vivre mais se représenter et concevoir sa propre vie, faire en sorte que quelque révolution de type copernicien que le monde soit l'objet de votre désir.

Bref, la pensée, parce qu'elle est le souci que le sujet à d'autre chose que soi n'est pas un comportement lacunaire, facultatif. Elle est l'acte par lequel l'homme existe "en tant qu'homme". Cet acte proto-fondateur par lequel la conscience est donatrice de sens trouve historiquement sa pierre angulaire dans le fameux cogito cartésien, si difficile à penser, tant il révolutionne (faire un tour complet sur soi) les certitudes empiriques.



Nous devenons philosophe lorsque nous savons que l'âme est plus aisée à connaître que le corps. Les grandes traditions spiritualistes, le courant existentialiste qu'il soit chrétien ou athée, et même le projet d'Edmund Husserl de constituer, par la "phénoménologie", la philosophie comme "science rigoureuse" lorsqu'elle étudie les structures "intentionnelles" de la conscience dans toutes ses démarches, sont une même volonté de prendre en charge le rôle fondamental de la conscience, celle-ci est non pas objet mais acte. Lorsque celui-ci est conscient de soi, il devient esprit.

Corrélativement, la formule fracassante de Heidegger : "*La science ne pense pas*" prend acte des lacunes insurmontables de la pensée technique et "calculant". Il lui oppose la pensée philosophique, méditative. Or qu'est-ce que méditer sinon rapporter le discours et l'expérience humaine à son poids spécifique. Autrement dit à ce qui le porte et le fonde, lui donne son sens, sa vérité, sa valeur ? C'est à Nietzsche que revient le mérite d'avoir posé la question de la valeur avec le plus de force. Que voulons-nous ? Et que valent les choses de la vie ? Questions cruciales qui nous obligent à quitter bien des médiocrités. La vocation critique du philosophe est, une fois de plus, affirmée.

A travers nos héritages culturels et les philosophies si diverses, nous sommes renvoyés aux mêmes énigmes aussi fortes et insolites que

les statues de l'île de Pâques ou l'éternel mutisme du Sphinx, l'incessant discours des hommes et le legs des écrits, mémoire collective où les hommes s'interrogent; la vie, la mort, la beauté, le temps, l'éternité, la souffrance, le bonheur... et que peut-on dire ? connaître ? faire ? espérer ? Avons-nous vraiment besoin de nous "introduire" en philosophie ? Pour paraphraser Pascal, "*nous sommes embarqués*". Les détracteurs de la philosophie (il y en a !) sont comme ces suicidaires voulant s'arracher le cœur et le ventre ou se briser la tête.

La pensée cherche ses mots, crée ses concepts non seulement pour dire ce qui est mais pour être au cœur du monde, plus près de soi et des autres. Vivre dans le bonheur du connaître la Parousie de l'être.

Alors, effectivement le voile se lève, Aletheia, et dans le verbe partagé, tous dans cette même clameur qui est celle du monde et ce mystère à quoi il renvoie, et que nous appelons la vie, nous savons désormais que par l'acte de philosopher, chaque jour est le premier matin du monde.

BENJAMIN ORCAJADA

Du "psychique" au "pneumatique"

Vers l'ineffable Lumière

Rompant avec leur vérité d'il y a cinquante ans, certains scientifiques se prennent maintenant à penser qu'il n'est pas, dans l'univers, deux particules élémentaires strictement identiques. Ô, certes, la physique ne possède pas le moyen de "personnaliser" tels électrons, quarks, mésons... par rapport à leurs innombrables (presque) jumeaux. Mais le concept fait son chemin...

De même, existe-t'il deux humains strictement identiques parmi les cinq milliards d'hôtes actuels de notre planète ? Non, sans doute. Et même pas les "jumeaux vrais". Et ces humains-là, comme leurs ancêtres, se posent, chacun à sa façon, les grands problèmes métaphysiques interpellant l'esprit incarné. Peut-être n'en ont-ils pas le privilège, animaux, végétaux, minéraux, particules élémentaires ne prennent-ils pas aussi leur part à la "Montée vers l'Esprit" de l'Univers ? Vaste question.... Occupons-nous, pour l'instant, de nos seuls congénères. Deux humains, deux seulement, conçoivent-ils les problèmes philosophiques, religieux, de manière stric-

tement identique ? Le simple bon sens répond négativement.

Par définition, la philosophie plante ses racines dans les facultés intellectuelles de l'humain; la religion en appelle à d'autres facultés, au moins pour certains être en recherche. En fait - et même chez les êtres réputés frustes - la philosophie à quelque niveau que ce soit et le sentiment religieux interfèrent invariablement. La double expression de base se pose très simplement : "Qu'est-ce que je fais là ? Ô, Puissance invisible, venez à mon aide". Et montent les niveaux jusqu'à l'hyper intellectualisation des réputés grands philosophes et, d'autre part, jusqu'à la "gnosis" des grands initiés et des grands mystiques. Les deux ascensions vers les sommets ne vont pas très souvent de pair, ce qui revient à dire qu'un prestigieux intellectuel peut fort bien n'avoir rien pressenti de la "connaissance". L'inverse se rencontre aussi....

En schématisant très en avant de ce syncrétisme qu'abhorrent maint philosophes, la pensée humaine tourne depuis l'aube des temps autour de thèmes fort simples; les religions se

veulent les dépositaires de certains de ces thèmes. Et la discorde naît en permanence de leur sophistication. Voyons un peu.

1) L'univers n'est que matière inconsciente; le vivant et la pensée sont hasards fortuits. Hasard incompréhensible à l'origine, néant au terme du périple. Ainsi s'exprime le Matérialisme. Jusque et y compris la Relativité chère à Einstein, un tel concept ne trouvait guère de contradiction catégorique dans les acquis (?) de la Science.

2) L'univers se suffit à lui-même. Il est un immense être pensant. L'homme - et pas seulement lui - participe à une épopée en laquelle il trouve sa dignité et un sens à sa propre existence. Ainsi s'exprime le Panthéisme. Sur un plan religieux ses variantes ont été nombreuses. Sur un plan scientifique, la Mécanique quantique (ou, au moins, les tenants de l'Ecole de Copenhague) réclame à tout le moins un Panthéisme : le "réel" se présente en point de rencontre entre une virtualité ondulatoire fantomatique et une observation objectivant cette virtualité. Il faut bien qu'une pensée ait tenu son rôle à l'origine, éventuellement relayée par d'autres.

3) Dieu, transcendant, a créé l'univers et les êtres qui le peuplent. Monothéisme. Mais à écrire au pluriel : Judaïsme, Christianisme(s), Islam... Dieu est, la création est là de

par un pur vouloir divin et le "bon peuple" est invité à obéir. Changent les "clés" : prophètes de l'Ancien Testament, Christ, Mahomet. Hélas, hélas, hélas... Guerres saintes, persécutions, tenants exclusifs de la seule vérité... Bien entendu, d'une certaine manière, nous évoquons là les déviations plus ou moins sataniques d'un concept qui devrait réunir et surtout ne pas diviser.

4) Ne philosophons pas. Renonçons à toutes les illusions et jusqu'à celle de la réalité de notre propre ego. Le prodigieux, dans l'enseignement du Bouddha, réside bien dans le fait qu'il ait entraîné à sa suite des milliards d'humains, depuis 25 siècles, sur les chemins d'un Nirvāna intellectuellement hors d'atteinte. Il est permis de dissenter sur "l'âme asiatique"....

5) Et voici nos plus proches maîtres. Ceux des grandes Ecoles des Mystères de l'Antiquité. Bien fol qui prétendrait retrouver exactement ce que pouvait être l'enseignement dispensé à Abydos ou à Delphes. Schuré a eu la sagesse de romancer quelque peu son approche du mystère des Mystères, mais il devait traquer la vérité de près ! Ici, l'essentiel ne devait pas à l'intellect. Le candidat allait d'étape en étape, de progrès moral en connaissance sublimant raison et intuition, jusqu'à "l'initiation suprême". Schuré fait parler Isis, dévoilant son mystère au candidat

parvenant à une étape décisive : "Je suis ta sœur invisible, je suis ton âme divine... Tu me connais maintenant. Appelle-moi et je viendrai". Ce qui rejoint à l'évidence le fameux "Connais-toi et tu connaîtras les secrets de la Nature et des dieux" du temple de Delphes, ou bien encore le "Jésus a dit : que celui qui cherche ne cesse jamais de chercher jusqu'à ce qu'il trouve. Et quand il aura trouvé il sera bouleversé. Et étant bouleversé il sera émerveillé. Et il régnera sur le Tout". (Evangile de Thomas). Zoroastre a proposé une explication au terrible problème de l'existence du mal. La gnose chrétienne, Manès, les Bogomiles, les Cathares, d'autres encore après eux-là, ont faite leur une doctrine dualiste. Mais, en leur dualisme, il n'y eut jamais place que pour un seul Dieu, qu'il s'agisse de dualisme mitigé (le mal est un passage obligé conduisant au bien) ou de dualisme absolu (le mal est un moindre être transitoire, un quasi-néant). Que l'on ne se y trompe pas le dualisme ne s'est jamais présenté en article premier de la foi de tous ces "religieux" dans la pleine acception du terme; l'arcane majeur était, demeure, sera la Quête de l'éternel joyau enfoui au centre de l'humain. Ce Soi qui, inlassablement, appelle l'ego à se purifier jusqu'à s'unir à lui en une réalité qui ne reconnaît plus l'intellect que comme un véhicule usagé.

Un mot encore, qui doit à l'intellect : bien entendu, notre classifica-

tion synchroniste est abusive. Les Monothéismes "d'obéissance" (les grandes Églises de masse), le Panthéisme présentent aussi des points communs : un seul Dieu dans tous les cas) et les "Quêtes" très en pointe : celle des Mystères, une certaine conception du Bouddhisme, la Gnose chrétienne et ses continuateurs reconnaissent un seul Dieu; ce sont des Monothéismes très exigeants, ou plutôt ancrés dans la spiritualité sans concession, ultime étape humaine possible. Avec, depuis 2 000 ans, un point d'appui éminent ! Les Bouddhistes échappent-ils véritablement à son influence ?

Deux citations, sans commentaire aucun, si le lecteur le permet. Deux citations parmi mille possibles.

De Amin Maalouf (Les Jardins de lumière, phrase imputée à Manès): "Je me demande si les Religions n'ont pas été inspirées par le Principe mauvais afin d'altérer l'image que l'homme se fait de Dieu". Le contexte montre que par "religions", l'auteur entend ici "églises réclamant un monopole de la foi".

Du psychologue Pierre Daco (Les voix étonnantes de la nouvelle psychologie) "Fondamentalement, il n'est d'autre aventure que spirituelle... Il est banal de dire que chacun recherche son sens, à la mesure de ses possibilités... La spiritualité est toujours présente; elle est un brouillard qui s'infiltré dans les moindres interstices de l'affectivité humaine... La réalité fondamentale

est archétypale... On ne peut l'approcher que très loin. Nos cerveaux ne peuvent aller plus loin. L'archétype est inconnaissable et indéfinissable... Celui qui recherche (ses) profondeurs recherche l'Absolu... Notre sensation doit devenir plénière, débarrassée des scories qui bouchent le passage vers les profondeurs... Il semble que devenir soi-même en totalité soit une condition essentielle pour pouvoir participer à l'univers".

Nos maîtres gnostiques chrétiens des premiers siècles (et essentiellement Manès) classaient les humains en Hyliques, Psychiques, Pneumatiques (matérialistes, intellectuels, êtres en osmose avec l'Esprit). Classification peut-être schématique mais, à l'évidence, toujours d'actualité.

Beaucoup, parmi les adhérents d'une association telle que la nôtre, se définiraient assez bien comme des "psychiques" en cours de mutation "pneumatique". Le Matérialisme, nous l'avons peu ou prou dépassé. Il était une nécessaire étape involutive. Le Psychisme s'est présenté en nécessaire et très positive étape de l'évolution; il ne saurait être question de l'écarter d'un revers de main. Mais, pour un "psychique" confirmé, quel piège satanique doit-il être déjoué ? Celui qui s'obstinerait à s'accrocher sempiternellement au seul intellect passerait ainsi à côté de la porte étroite.

Tisser son vêtement de lumière. Aimer. Se vouer au Grand Oeuvre

divin, souvent au travers d'œuvres fort modestes. Se défaire des scories, pas seulement pour soi-même mais pour la rédemption de toutes les âmes égarées et pour le service de Dieu. Aborder les "Mystères" mais seulement toutes purifications poussées assez loin...

Les Manichéens étaient initiés à leur "Forme de Lumière". Tout dans l'épopée des Cathares va dans le même sens. Les grands maîtres contemporains ne cessent d'en rappeler la nécessité. Steiner (L'Initiation) est même allé jusqu'à proposer une méthode "au jour le jour" conduisant à la Lumière. "Notre" maître, Déodat Roché l'a rencontrée, sur les traces de R. Steiner. (L'Eglise romaine et les Cathares albigeois). Le monde scientifique attache de plus en plus d'intérêt aux N.D.E. (expériences au seuil de la mort) qui ont vu des centaines de milliers de personnes accomplir le même voyage et rencontrer la Lumière.

Les grands maîtres et les explorateurs de la N.D.E. (lesquels devaient avoir atteint un certain seuil de spiritualité) sont revenus de leur Initiation emplis de paix, d'amour et d'une ineffable autant qu'incommunicable béatitude. Nous en connaissons. Ils vivent leur état "pneumatique". Et ils ont dépouillé la robe du "psychique".

JEAN BLUM

CATHARES ET TROUBADOURS

Si les Cathares et les Troubadours n'ont pas partagé les mêmes options de vie, il n'en reste pas moins vrai qu'ils ont fréquenté les mêmes lieux, se sont côtoyés.

"La chanson de la croisade" reste le meilleur texte explicatif de la croisade contre les Albigeois, même s'il a la particularité d'avoir été écrit par deux poètes différents, l'un favorable aux croisés, l'autre dont le texte tranche singulièrement tant par le fond que par la forme avec la chronique antérieure : le peuple de Toulouse, toute l'Occitanie vivent dans ces lignes colorées et vibrantes.

Le texte, habituellement intitulé "Chanson de la Croisade Albigeoise" (l'original n'a pas de titre) et la mention "Aïço es las cançons de la Crosada contre lo eretges d'Albige" lui a été donnée par Fauriel dans son édition de 1837, est composé de deux œuvres bien différentes se faisant suite.

La première, (2772 vers) a été écrite dans un mauvais occitan francisé par un Navarrais Espagnol dont la langue maternelle devait être le Basque : Guilhem de Tudelà. Celui-ci, un curé favorable à la croisade sans pour autant être un fanatique, a écrit son poème dont l'intérêt n'est que documentaire, au fil des événements de 1210 à 1213.

Guilhem de Tudelà, dont le texte est consultable à la Bibliothèque Nationale, à Paris, fut jongleur, puis établi à Montauban, enfin pourvu vers 1211 d'un canonicat à St Antonin de Rouergue.

Son successeur dans l'écriture de la "Chanson de la Croisade" est anonyme mais on peut penser qu'il est originaire du Comté de Foix et très proche du Comté de Toulouse.

Durant la Croisade, nombre de troubadours se rangèrent du côté Occitan, du côté des Cathares persécutés, la figure la plus impressionnante de la poésie de guerre, de lutte fut Peire Cardenal; né avant la Croisade et mort presque centenaire, il a, toute sa vie, dans une longue suite de poèmes ("les châtiments du XIII^{ème} siècle") lutté, non contre la religion mais contre le détournement de l'idéal Chrétien que fut la Croisade, ses textes sont mordants, durs et sans pitié aucune envers les prêtres inquisiteurs : "ces curés-là sont des tueurs. Ils ont beau jouer les pasteurs, ce sont des tueurs; loups dans la bergerie ils se mettent une chasuble d'or comme une peau de mouton, ils chantent Veni Creator pour tromper les brebis, ils ont les rois, les empereurs, les richards et les seigneurs et même les grands bourgeois, on les connaît, ils font la loi, mais pas assez pour les curés, ils veulent tout pour eux, partout, par vols, paroles, trahisons, ils l'auront. Plus ils sont grands, plus ils sont bêtes, moins de franchise et moins de tête, pour le plaisir mènent grand train et moins d'amour pour le prochain".

JACQUES GEORGES APPELSHAUSER

Montségur et l'unité suprême

*Méditation emblématique
sur le tracé ignoré
d'un Maître Charpentier.*

Box n°7
Service de réanimation delta

A l'approche du jour, quand l'homme en blanc parut,
les signes de la Terre basculaient sous ses pieds.
Dans le silence cassé d'un cœur artificiel,
dans cette lumière indirecte et blanchâtre des diffuseurs muraux,
comme l'est toujours l'aube à l'est de Montségur,
le vieux corps douloureux de celui qu'il aimait
préparait son voyage
vers les monts d'Alaric et ceux de Bugarach.
Par vagues successives,
comme pour mieux montrer le sens de son étape,
et l'heure des adieux,
l'écran d'or affichait les pics montséguriens des battements ultimes.
Quand il ne vit plus ses doigts bleus de misère,
le Maître de l'Art du trait leva ses yeux vers l'homme.
Moment sacré d'un légitime legs au seuil d'un sanctuaire.

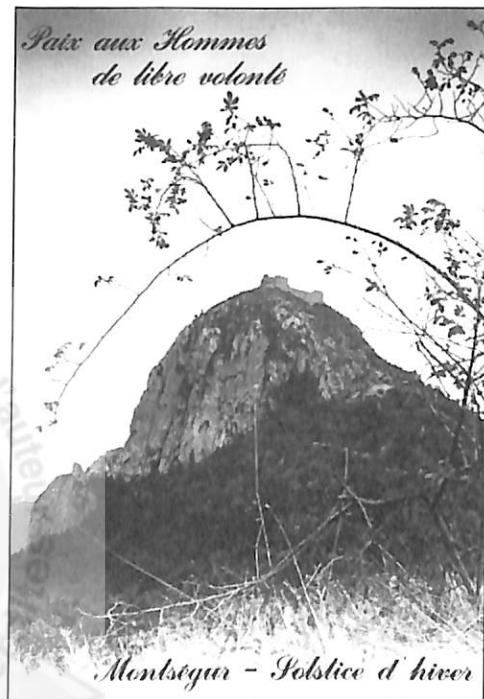
"Vois-tu, lui dit le Maître, de ses lèvres muettes,
je m'en vais retrouver sur la marche céleste,
le temps des cathédrales, mon temps de bâtisseur de granit et de bois.
Un vieil ami m'attend, fils d'Hiram, lui aussi, Maître Tailleur de pierre
aux ordres de Pereilhe.
C'est de lui que je tiens les secrets de mon art et le sens du Delta.
C'est à toi, maintenant qu'ils reviennent de droit...
Écoute..."

Dehors, sur la montagne, la pluie de l'hiver azurait les buissons.
Un delta lumineux, triangle d'or sublime, traçait sur Montségur
l'esquisse d'une étoile.
C'était comme au lointain d'une mémoire ancienne
une syllabe sacrée signifiant "bâtir",
un œil divin de géométrie grecque qui irradiait de générosités.
A cet instant de son secret discours, le cardiographe clignota.

La Cité de Carcassonne



Le Maître Charpentier s'interrompit alors.
 L'homme en blanc se pencha sur la forme terrestre... et ne vit rien
 qu'un drap immaculé !
 Loin, très loin,
 allégé d'inutile, le Maître Charpentier gravissait le sentier non pareil.
 Loin de son corps de sang et de sanies,
 que le perchoir du goutte à goutte alimentait encore en glucose de vie,
 loin de sa ville aux trois clochers
 que hantaient les corneilles aux plumages de deuil,
 il montait, montait toujours.
 Le monde d'ici bas s'estompait peu à peu.
 Un invisible chœur, aux célestes accents, s'était joint à sa voix à nouveau retrouvée.
 Il chantait, chantait toujours.
 Montségur revivait à l'heure de sa gloire,
 à l'heure du sublime tracé des premiers compagnons.
 Et quand il arriva, ses outils à la main,
 de grands lambeaux de neige fondirent en cristal
 pour célébrer l'Elu du Temple de l'Esprit.



JEAN-CLAUDE
 CHEVALIER

Novembre 92

Assemblée Générale du Dimanche 18 Octobre 1992

L'Assemblée générale de "Spiritualité Cathare hier, aujourd'hui, demain" a eu lieu pour la troisième fois, à Narbonne, siège social de l'association. Il était environ dix heures lorsque notre présidente Lucienne Julien nous adressa son discours de bienvenue. Elle remercia les divers participants qui avaient parfois fait un long déplacement et dont la présence fut un soutien actif. Parmi la trentaine de personnes réunies, sans parler des amis fidèles du premier jour, nous eûmes la joie de voir se joindre à nous Mme Costes de Montségur et sa fille Marie-Claude résidant à Albi. Avec un pincement au cœur nous vîmes que le flambeau allumé par notre ami Fernand Costes avait de nouveaux éclats. Nous pûmes noter aussi le retour de Mme Ratié et l'arrivée dans notre groupe de M. Escudié de Caudiès de Fenouillèdes et de M. Gracia d'Arques.

Beaucoup de nos amis qui n'avaient pu faire le déplacement ont voulu témoigner de leur soutien et de leurs encouragements. Ainsi une cen-

taine de pouvoirs furent envoyés à notre présidente. L'assemblée générale pouvant donc délibérer en toute sérénité (le quorum étant largement dépassé). Notre présidente nous informe que la maison où vécut Déodat Roché à Arques, mise en vente dès 1978 par ses héritiers, est à l'heure actuelle devenue propriété de la commune. Elle donne la parole à M. Robert Gracia qui nous fait part du désir de la municipalité, dans laquelle il est adjoint au Maire, de redonner vie à cette bâtisse. Le conseil municipal souhaite avoir à ce sujet l'opinion de notre association et connaître nos possibilités d'aide aux divers projets. Une longue discussion s'engage alors entre les participants et diverses idées sont lancées sur lesquelles il nous paraît indispensable de réfléchir. Tout d'abord il est décidé d'organiser pour 1993 notre Assemblée Générale dans le petit village d'Arques. Cette réunion aura lieu au mois de mai 1993 durant le week-end de Pentecôte et pourrait durer 48 heures.

Arques possède un charmant petit

village de vacances d'une capacité d'hébergement de 100 lits au bord d'un lac dans le cadre exceptionnel où Déodat Roché venait méditer auprès du rucher qu'il avait créé en ce lieu. Nous aurons donc la possibilité d'avoir ainsi le logis et les repas durant nos rencontres. Au delà des questions administratives pourraient avoir lieu des communications et des conférences pour faire connaître l'œuvre de Déodat Roché qui fut un précurseur dans l'étude approfondie du catharisme. Ses recherches étaient déjà actives dans ce domaine dès le début du 20^{ème} siècle.

Nous informerons nos amis dans le prochain bulletin des modalités de cet éventuel séjour. Nous leur demandons d'ores et déjà de faire un effort pour venir nombreux nous rejoindre au cours de ce week-end studieux destiné à marquer que l'œuvre et la personnalité hors du commun de Déodat Roché ne sont pas oubliés par ceux qui l'ont connu et qui ont pu juger de son érudition et de sa rigueur intellectuelle. Et par ceux qui, inspirés par l'idéal social et moral du catharisme, s'intéressent à son importance dans le monde actuel.

Après cette longue discussion où les participants manifestent le souci d'aider la municipalité d'Arques à redonner vie à ce petit village qui a souffert de la croisade, l'ordre du jour appelle le rapport moral.

RAPPORT MORAL

La présidente présente le compte-rendu de l'activité de notre association durant l'année écoulée. Notre bulletin a paru aux quatre points symboliques de l'année, solstices et équinoxes avec ponctualité grâce au bon travail de notre équipe rédactionnelle (toujours ouverte aux bonnes volontés), et à notre collaboration étroite avec l'Imprimerie Tinéna que nous tenons à remercier.

RAPPORT FINANCIER

La parole est donnée à notre trésorière qui nous dresse un tableau encourageant pour l'avenir. La presque totalité de nos adhérents a acquitté sa cotisation qui reste fixée à 100 francs. Les dons seront toujours les bienvenus. Quitus est donné par l'assemblée générale au rapport de la trésorière.

ELECTIONS

L'ordre du jour appelle ensuite les élections pour le conseil d'administration et pour le bureau. La centaine de pouvoirs que possède notre présidente et le nombre de participants permettra de dépasser largement le quorum, l'assemblée peut donc délibérer. Comme les années précédentes 1/3 du conseil d'administration est renouvelé pour 3 ans. En voici la liste qui est approuvée à l'unanimité.

Membres du Conseil d'Administration

Lucienne Julien	Charles Galiana
Jean Blum	Gérard Duverneuil
Claude Gin	Jean-Claude Chevalier
Jean-Philippe Astruc	Michel Henri Coste
Mireille Borrot	Rose-Marie Metifeu
Carmen Ennesch	Elisabeth Astruc
Jean Broutin	Benjamin Orcajada
Marie-Thérèse Frago	André Douzet
Renée Camou	Patrick Ducome
	Marie-Claude Costes
	Jacques Escudie
	Gentiane Ratié

Vient ensuite l'élection, au sein du conseil d'administration, du bureau. Notre présidente propose Charles Galiana comme vice-président pour suppléer Alvaro Del Moral. Le bureau est élu à l'unanimité.

Composition du bureau

Secrétaire adjoint :
Mireille Borrot

Présidents d'Honneur :
- Déodat Roché
- Fernand Costes

Trésorier :
Claude Gin

Présidente :
Lucienne Julien

Trésorier adjoint :
Elisabeth Astruc

Vice-présidents :
Jean Blum
Jean-Claude Chevalier
Charles Galiana

Sont élus comme responsables de la recherche
Patrick Ducome
et André Douzet

Secrétaire :
Jean-Philippe Astruc

La discussion se prolongea autour d'une table où fut servi un apéritif puis tous les participants se sont retrouvés autour d'une table pour un repas chaleureux où "la convivrenca" fut présente. La présidente tient à remercier tous les sociétaires et se félicite des échanges enrichissants porteurs d'espoir.

Rectificatif

Le numéro 11 de notre Bulletin "Spiritualité Cathare hier, aujourd'hui, demain" comportait un article "1198, lorsque la Nièvre faillit être Cathare" qui a paru sans nom d'auteur. Cet article est dû à M. André Favrole auprès de qui nous nous excusons de cette omission comme nous nous en excusons auprès de nos lecteurs. (note de la direction)

Directeur de la publication :
Mlle Lucienne Julien
23, av. du Pr. Kennedy
11100 Narbonne

Maquette - impression :
Imprimerie Tinéna - 11500 Quillan
Tél. 68.20.01.02 - Fax 68.20.11.94

"Spiritualité Cathare, hier, aujourd'hui, demain"
Dépôt en Sous-Préfecture de Narbonne
le 24 janvier 1990
parution au Journal Officiel,
le 14 février 1990

Au seuil de l'année nouvelle marquée par le Solstice d'Hiver, le Bureau de "Spiritualité Cathare, hier, aujourd'hui, demain", présente ses vœux les plus sincères aux membres de notre association.

Que 1993 marque pour chacune et chacun d'entre nous un progrès vers la Lumière. Que les inévitables souffrances inhérentes à l'incarnation humaine soient reçues comme le prix accepté de tout progrès spirituel.

Que les hôtes de notre planète les plus durement atteints par les événements douloureux ressentis dans de très nombreux pays trouvent la force de percevoir la Lumière qui les attend, quels que soient leurs souffrances actuelles.

Le Bureau

“ Nouvelles
vagues ”

Le laurier reverdit, et l'envol de notre âme
A pris un nouveau cours ! Sont-elles revenues
Après les oppressions, le silence et la flamme
Les Colombes d'Amour, aux ailes étendues !

Il cherche, l'étudiant... une autre informatique !
Le poète se perd sur les chemins de Dieu !
La matérialité étouffe la mystique
Et le spirituel n'habite plus les Cieux !

Au nom de quel progrès exploite-t-on la Terre ?
Au nom de quelle paix ne fait-on pas la guerre !
Dualisme éternel des mondes imparfaits !

Enfin réincarnés à l'âge d'abondance
Ils viennent, nos enfants toujours insatisfaits,
Apaiser au Graal leur soif de délivrance !

M. Martinerie